



PORTRAIT

Originaire du Nord, ancien prof de philo, Bruno Dumont dit être entré en cinéma «en passant par la fenêtre».

Radicalement autre

Bruno Dumont, réalisateur de «Flandres», en compétition.

Rencontre Bruno Dumont au saut du lit, on a déjà vu perspective plus affriolante. Dumont, cinéaste-démiurge, ex-prof de philo, auteur de films au radicalisme marmoréen, qu'on se prend de plein fouet plus qu'on ne les aime, pas plus tard que ce *Flandres* à hommes et femmes qui hurlent et pleurent; eux qui tuent et violent, elles qui écartent les jambes pour les soulager, en gardant les yeux ouverts comme dans la seule attente que ça se finisse. Bref, on s'était dit: ça va tourner soit au cauchemar (le mutisme), soit au cauchemar (la leçon).

«Régénérer le spectateur». Bruno Dumont arrive en sandalettes de cuir brun, validation anxigène de l'hypothèse «moine» – l'ascète plongé dans des abysses de méditation. Après tout, l'homme élané aux yeux bleu délavé a aussi à son crédit *la Vie de Jésus* (1997), *l'Humanité* (1999) et *Twentynine Palms* (2003), pas franchement des sommets de coolitude, plutôt des chemins de croix. Des films terroristes? «Je ne suis pas un provocateur, objecte-t-il de sa voix douce. Là, le sujet, c'est la guerre, et la guerre, c'est violent, non? Toutes les scènes sont issues de

réécrites que j'ai lus, d'images que j'ai vues, en photo ou à la télévision. Le problème, c'est que la télévision, maintenant, on s'en fout, tout est déréalisé, donc il faut régénérer le spectateur, le resensibiliser. Quitte à lui donner une claque» Plus tard, il parlera de cette comédie italienne «où des mecs attendent sur un quai de gare, le train s'en va, et ils filent des claques à tous les voyageurs qui se tiennent à la fenêtre... J'adore cet humour».

Verbe simple, conversation fluide, Dumont œuvre à contester posément sa réputation d'intello. Sans pour autant éviter des phrases définitives, comme «il faut avoir une vision, sinon ça n'est pas la peine», mais précisant que ce qui le motive, «c'est l'émotion du spectateur. Impressionner au sens physique du mot. Je n'ai aucune nostalgie de l'époque où j'enseignais la philo, c'était trop intellectuel. Moi, j'ai du mal à m'exprimer par la pensée. Comme disait saint Augustin, "si on ne demande pas ce que je sais, je le sais, si on le demande, je ne sais plus". Alors, si le scénario est une vue de l'esprit, mon travail consiste à revenir à la sensibilité première,

à un arbre, à du vent...» Et de préciser que si l'exercice médiatique l'oblige à décortiquer et à donner sens, ça n'est pas sa tasse de thé, ni son job. «J'aime assister aux projections, avoir l'avis des gens, d'ailleurs ceux qui sortent en cours de film me posent problème. En fait, c'est le désir du spectateur qui m'intéresse, plus que le mien. J'ai par exemple toujours en projet un polar catastrophe américain avec les plus grandes stars possibles, pour travailler la fascination qu'exercent les Etats-Unis.»

«Réglages intérieurs». Désir, le mot reviendra plusieurs fois. Entre autre sous la forme contrariée. Cet enfant de Bailleul (Nord), 49 ans, fils de médecin, dit ainsi que sa venue au cinéma remonte à «un désir de petit garçon», adolescent émerveillé par Fellini, Bergman ou Kubrick, qu'il a peiné à concrétiser. «J'ai été un élève médiocre, je suis devenu bon en philo. Là-dessus, j'ai tenté des écoles de cinéma, elles n'ont pas voulu de moi. Alors je suis passé par la fenêtre.» En l'occurrence, des films d'entreprises (bonbons, jambon, tracteurs, briques, charbon...) qu'il réalise

en parallèle à son activité d'enseignant. L'admirateur des Straub-Huillet («C'est le cinéma fondamental») mais aussi d'Abdellatif Kechiche («L'Esquive, voilà un grand travail de mise en scène doublé d'une pertinence sociale») y acquiert la conviction que la fiction peut naître directement de la réalité, de «vrais gens». D'où ce recours, dès ses courts métrages, à des interprètes non professionnels auxquels il ne donne jamais de scénario et qu'il engage au terme de longues conversations: «Je les dirige à partir de leurs réglages intérieurs, ceux qu'ils m'ont donnés à voir. Ça suppose de vraies rencontres lors des castings, qui peuvent être des moments très forts. Parfois certains pleurent, moi aussi d'ailleurs. J'aime autant les tendre que les prendre dans mes bras.» Avant, il avait dit, à propos du chanteur Christophe: «Sa voix, sa personne... on a envie de le tenir pour qu'il ne tombe pas. Ça me met par terre.» On l'imaginait dans sa tour d'ivoire, on entrevoit Bruno Dumont plutôt Pise, à l'écoute, voire vacillant. «Comm' si la terre penchait», dirait Christophe. ◀

SABRINA CHAMPENOIS
photo OLIVIER ROLLER